

Chapitre 9

Du côté des deux autres monothéismes

Dans ce chapitre :

- ▶ Des pensées aussi riches que des palais d'Orient
- ▶ Croire et réfléchir
- ▶ Une galerie de génies universels : Avicenne, Averroès, Maïmonide...

Du côté de La Mecque

Ce n'est pas parce qu'Allah est grand et que Mahomet est son prophète qu'il est interdit de penser. Faisons un tour d'horizon de la pensée de l'islam.

Un nouvel universalisme ?

On sait que les cavaliers arabes sont partis à la conquête de la terre et que seules les barrières naturelles (en Afrique) ou humaines (Poitiers) les ont arrêtés dans leur formidable élan. Comme avec le christianisme, l'universalisme de droit et de fait que constitue l'islam repose sur une conception de l'homme. Un hadith (parole de Mahomet) proclame que tous les hommes sont égaux comme les dents du peigne d'un tisserand.

Mais, en outre, l'islam apporte une innovation décisive par rapport au christianisme : selon la tradition musulmane, un enfant naît musulman – de la même manière que, selon Jean-Jacques Rousseau et la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen de 1789 (évidemment, nous faisons ce rapprochement par provocation), l'homme est né libre. Ainsi l'islam, dans les pays d'islam, est-il pensé comme la religion naturelle de tous les hommes. Et si un homme est malgré tout juif ou chrétien, c'est parce que ses parents infidèles l'ont fait ainsi. Quant à savoir quel premier parent a conçu une aussi funeste idée, le Coran ne pipe mot.

Car l'universel islamique ne va pas sans son envers : si l'islam est le seul champ de l'universel, le monde qui n'appartient pas à l'islam est proprement hors champ. Le monde se divise en deux parties : le *dar al-islam*, le domaine de l'islam, et le *dar al-harb*, le domaine de la guerre. L'un des premiers devoirs de la souveraineté musulmane est d'étendre ce domaine de l'islam au détriment des pays infidèles : la paix avec les non-musulmans ne saurait être autre chose qu'une trêve. Une négation analogue se trouve en pays chrétien – et l'Église n'a pas été loin de faire sienne, avant sa formulation même, la célèbre boutade de George Orwell : si tous les hommes sont égaux, certains sont plus égaux que d'autres.

Un sérieux bémol dans la mélodie

L'égalité que l'islam reconnaît est celle des hommes libres et musulmans. Non seulement le Coran accepte l'esclavage, mais il le légitime. Quant aux femmes, une longue nuit tombe sur elles, dont elles ne sont, quinze siècles plus

tard, toujours pas sorties. Même la mystique, cette formidable échappée hors du monde réel, leur est interdite : l'histoire n'a retenu le nom d'aucune femme mystique musulmane.



Ceux qui prennent des maîtres à côté d'Allah ressemblent à l'araignée qui se fait à elle-même une maison. En vérité, c'est la plus frêle des maisons que la maison de l'araignée.

– Mahomet

Donner sa langue au shah

Si le Coran a été envoyé à Mahomet par l'ange Gabriel, il a été réservé à ceux qui pouvaient l'entendre, c'est-à-dire non aux clercs et aux érudits, comme l'ont été les textes sacrés de l'Inde ou de l'Europe, mais à ceux qui lisaient l'arabe. C'est en terre d'islam un dogme : la langue arabe est consubstantielle au Coran. Alors que la Pentecôte chrétienne accorde aux disciples du Christ le don des langues, aucune pentecôte islamique n'accorda jamais aux infidèles le don de la langue arabe. Cela rend inaccessible ou incompréhensible la parole d'Allah à la plus grande partie du monde habité. Les fondamentalistes se servent de ce dogme pour frapper d'une nullité *a priori* toute lecture critique du Coran ; ceux qui ignorent l'arabe n'ont fait en fait jamais lu le Coran puisque le Coran ne peut pas être traduit. Raisonnement totalitaire type : la parole contraire au Livre est à l'avance privée de sens.

La communauté, bon, mais laquelle ?

Mahomet avait dit que sa communauté ne tomberait pas d'accord sur une erreur. Mais quelle extension accorder à cette « communauté » ? Pour l'école hanbalite, l'*ijma* (le consensus de la communauté) ne concerne que les seuls

compagnons du Prophète; pour l'école malékite, elle ne touche que les habitants de Médine (la ville du Prophète), tandis que les mutazilites vont jusqu'à dire que l'*ijma* n'est pas infaillible...

Il n'est guère de mots qui, comme « communauté », n'ouvrent sur toute une série d'interprétations possibles.

Le sceau de la prophétie

Dès l'origine, l'islam s'est pensé comme accomplissement plutôt que comme inauguration. L'islam fut en effet la seule religion à avoir explicitement et méthodiquement présenté la prophétie qui la fondait (celle de Mahomet) comme la synthèse de la prophétie universelle: Mahomet est le sceau des prophètes, il est le dernier prophète avant la fin des temps, il vient mettre un terme au cycle qui fut celui de l'Histoire entière.

D'où cette double tendance contradictoire qui caractérise l'esprit musulman pour le meilleur et pour le pire. Du côté du meilleur: une soif d'étude et de compréhension ouverte sans exclusive sur le monde présent et passé. Cela donnera les grands savants et les grands voyageurs. Du côté du pire: puisque l'islam est l'accomplissement de l'Histoire, tout le reste, c'est-à-dire le monde, n'a plus aucune espèce d'importance. Et lorsqu'il en a, il est regardé comme une force hostile qu'il convient de conquérir ou, à défaut, de détruire. Les deux tendances n'ont pas cessé de coexister dès l'origine mais la seconde l'emporte presque exclusivement sur la première depuis plusieurs siècles.

Peut-on penser grec si l'on écrit arabe ?

En 527, l'empereur byzantin Justinien ferme l'école d'Athènes où enseignaient les derniers philosophes païens (néoplatoniciens). Ceux-ci allèrent alors se réfugier en Perse où ils firent sentir leur influence jusqu'après la conquête musulmane, qui eut lieu au siècle suivant.

En gagnant à lui le monde grec, l'islam, même guerrier, n'en fit pas table rase. Les philosophes musulmans se sont retrouvés devant un problème particulier, qui ne pouvait pas avoir été aperçu en Europe: puisque la grammaire arabe est censée être celle de la vérité, que faire de la logique grecque? La controverse de Bagdad, qui eut lieu au X^e siècle, a exposé les termes de cette confrontation. Pour les Grecs, grammaire et logique étaient coextensives et même homologues: l'ordre des mots est nécessairement celui des idées. Pour les Arabes, cette adéquation n'allait plus de soi. D'où un remarquable effort de clarification qui fait d'eux des pionniers en ce domaine.



Quand tous les arbres de la terre seraient des roseaux et la mer un encier avec sept mers encore pour l'emplir, je ne pourrais, Seigneur, transcrire toute ta parole.

– Mahomet

Croire et penser

Considéré comme le Livre par excellence, le Coran, comme tous les grands livres sacrés, est à la fois océan et source. En terre d'islam, l'opposition entre foi et raison a été celle du *kalam* (la théologie) et de la *falsafa* (la philosophie : le mot arabe est le décalque du mot grec). On l'a vu, les penseurs chrétiens au Moyen Âge ont rencontré un problème analogue.



Commençons par le point de vue du fanatique. On a attribué à Omar, responsable du second incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, au moment de la conquête musulmane, ce propos qui éclate comme la devise de tous les fanatismes religieux. De deux choses l'une : ou bien ce qu'il y a dans ces livres se trouve dans le Coran, et alors ils sont inutiles, ou bien ce que ces livres contiennent ne se trouve pas dans le Coran, et alors ils sont dangereux. Dans les deux cas, il faut brûler ces livres. Ce raisonnement de fanatique a sa variante philosophique : ou bien la raison philosophique est en accord avec le Coran ou bien elle ne l'est pas. Dans le premier cas, elle est inutile, dans le second, elle est dangereuse, dans les deux cas, elle est à rejeter.

D'autres, les mutazilites, les plus libéraux (en fait, les seuls) de toute l'histoire de l'islam, tenaient un raisonnement exactement inverse : ou bien la prophétie est conforme à la raison ou bien elle la contredit. Dans le premier cas, elle est superflue ; dans le second, elle est absurde. Dans les deux cas, elle est à rejeter.



Antiphilosophe exemplaire, Ghazali représente la réaction religieuse face à la philosophie. Son grand œuvre s'intitule (au choix des traductions) *Incohérence*, *Destruction* ou *Effondrement des philosophes*. Ghazali s'efforce de démontrer que, pour ce qui concerne l'âme, le monde et Dieu, donc tout le domaine de la connaissance, la philosophie ne peut que tomber dans l'incohérence. Et par philosophie, Ghazali entend la philosophie musulmane en général, Avicenne en particulier (les Grecs étant hors jeu). C'est par conséquent l'idée même d'une philosophie islamique que Ghazali conteste : le Coran est l'expression de toute la vérité, il est donc blasphématoire d'aller chercher ailleurs et autrement.

Contre le point de vue qui élimine la raison philosophique au nom de la révélation religieuse, il y a deux stratégies possibles :

- la raison et la foi sont toutes deux légitimes mais chacune dans son domaine propre, qui est séparé de l'autre ;
- la raison et la foi s'entraident mutuellement, la raison aidant la foi à s'éclaircir et à s'approfondir.



La vérité mène double jeu

La tradition a fait d'Averroès le père de la doctrine dite de la double vérité: il y a une vérité selon la foi et une vérité selon la raison, indépendantes l'une de l'autre, voire contradictoires entre elles. En fait, Averroès évoquait un problème précis, celui de l'intellect agent (l'intelligence qui saisit les idées) et encore, à titre d'hypothèse: selon la raison, écrit-il, je suis bien obligé de conclure qu'il n'y a qu'un seul intellect; selon la foi, c'est le contraire que je soutiens fermement.

En fait, comme les chrétiens, la plupart des philosophes musulmans refusent la doctrine de la double vérité: la vérité ne peut être qu'une, deux énoncés contraires ne peuvent être vrais en même temps. Quant aux autorités religieuses, elles s'opposent à cette doctrine pour une autre raison: tout ce qui contredit la vérité révélée ne peut être que blasphématoire.

Les couches de sens

Cela dit, même si l'on récuse la doctrine de la double vérité, il est possible d'admettre pour un même texte une pluralité d'interprétations. Celles-ci, bien entendu, ne seront pas conçues comme dépendant du regard et de la lecture personnels mais comme dérivées objectivement du texte lui-même.

Un hadith dit que le Coran a une apparence extérieure et une profondeur cachée, un sens exotérique et un sens ésotérique, mais que ce dernier a à son tour un sens exotérique et un sens ésotérique (cette profondeur a une apparence extérieure et une profondeur cachée) et ainsi de suite, jusqu'à sept sens ésotériques (sept profondeurs cachées) emboîtés les uns dans les autres à la manière de sphères concentriques.

Dans la tradition chiite qui développa au sein de l'islam le courant ésotérique, le prophète puis son gendre Ali étaient réputés détenir la totalité des sens du Coran, mais cette intégralité fut ensuite perdue et ceux qui prirent et gardèrent le pouvoir donnèrent au Livre (dans la version dite d'Osman) une direction défectueuse.

Quelle liberté face au Destin ?

La religion musulmane a souvent été synonyme de fatalisme. *Mektoub!* C'était écrit! Vus d'Europe, la Providence d'Allah et l'antique Destin semblent se confondre. Leur toute-puissance en tout cas se conjugue pour réduire à rien la marge de manœuvre humaine.



L'histoire du rendez-vous à Samarkand est une illustration puissante de ce pouvoir retors, pervers, du Destin qui se joue des humains comme ferait un chat d'une souris. Un jour, au marché de Boukhara, le vizir se promène en regardant les étalages des marchands. Soudain, parmi la foule, il voit la Mort qui fait un geste d'étonnement en le regardant fixement. Transi de peur – la Mort m'a regardé avec un tel air de stupéfaction qu'elle veut m'emmener, à moins qu'elle ne m'ait cru déjà mort, se dit-il –, le vizir quitte précipitamment le marché et, sans même prendre le temps de prévenir sa famille et ses amis, monte sur son cheval et part. Toute la nuit, il chevauche, avec la pensée insistant, que chaque lieue gagnée est un peu plus de distance mise entre la Mort et lui. Le lendemain matin, il est à Samarkand.

À la fin de l'après-midi, au palais du sultan, à Boukhara, tout le monde parlait du départ soudain du vizir. Le sultan, qui s'informe, apprend qu'au marché la Mort était présente et que c'est après l'avoir vue que le vizir est parti en toute hâte. Il fait donc venir la Mort dans son palais pour l'interroger : « Est-il vrai que tu as fait peur à mon ministre ? demande le sultan.

– Je n'ai pas voulu lui faire peur, mais seulement j'ai été très étonnée de le voir tout à l'heure au marché de Boukhara, car demain matin, nous avons rendez-vous à Samarkande ! »

Le fatalisme musulman est d'autant plus aidé que, à la différence du christianisme, l'islam donne à la foi une priorité absolue sur les œuvres : l'essentiel n'est pas ce que l'on fait mais l'existence de la foi. Dès lors, la destinée finale (le paradis pour les meilleurs, l'enfer pour les pires) ne dépend plus tellement de la responsabilité individuelle. Mieux vaut être le pire des meilleurs (les musulmans) que le meilleur des pires (les autres). Cela dit, les plus belles pensées, comme les plus belles œuvres de la culture musulmane (*Les Mille et une Nuits*, par exemple) sont volontiers nées contre plutôt qu'avec l'islam, malgré lui plutôt que grâce à lui.

Des libres penseurs en islam !



Le mutazilisme est un courant d'origine politique qui, dans les premiers siècles de l'islam, représenta ce que cette religion connut de plus abouti en matière de liberté de pensée. Condamné comme hérétique (les mutazilites ne croyaient pas au caractère incrémenté, c'est-à-dire en fait, divin, du Coran !), le mouvement disparut au xiii^e siècle. Il n'est pas excessif de dire que le monde musulman, qui ne connaîtra ni Renaissance ni siècle des Lumières, ne s'en est jamais remis.

Le mutazilisme est un humanisme, l'un des premiers à être apparu : il donne à la raison (qui est la faculté de penser) et à la liberté (qui est la faculté d'agir) humaines une place et une importance non seulement inconnues dans les autres tendances de l'islam mais même dans la plupart des courants philosophiques et religieux. Contre le fatalisme, qui fut la tendance dominante

en islam, le mutazilisme affirme que l'être humain est responsable de ses actes. Contre la doctrine coranique d'une foi qui suffit seule à sauver, le mutazilisme affirme que le fidèle qui est en état de péché tient le milieu entre la foi et l'infidélité.

C'était beaucoup plus que ce que pouvaient en supporter les docteurs de la loi, car l'islam (à l'exception notable du chi'isme) a beau n'avoir eu ni pape, ni clergé, ni église, il a su imposer au cours des siècles ses rigidités et préjugés.



Le problème des noms et des attributs d'Allah

Le débat théologique qui, en terre de islam, s'est élevé autour de la question des noms et attributs d'Allah s'explique en référence au problème philosophique de la dualité de l'un et du tout.

Le dilemme est le suivant: même si les noms et les attributs ne sont pas des parties réelles mais des signes (dire d'Allah qu'il est clément et miséricordieux ne veut pas dire que la clémence et la miséricorde sont des parties d'Allah), il n'en

reste pas moins qu'ils ne peuvent être identifiés à Allah lui-même, car alors leur évocation serait superflue (si la clémence était identique à Allah, alors on ne dirait rien de plus en énonçant qu'Allah est clément). Mais cela voudrait dire que quelque chose d'Allah lui échapperait en quelque manière, mettant ainsi en péril son unicité et son infinité. Ibn Arabi a résolu de manière radicale le problème: le nom d'Allah résume tous les noms d'Allah.

Un idéal de savoir universel

L'islam des premiers siècles a cultivé aussi bien la plus haute et la plus subtile spéculation philosophique que la plus attentive des recherches empiriques. L'encyclopédisme arabe joua un rôle historique considérable en intégrant une bonne partie de la culture grecque et en la transmettant à l'Europe chrétienne. Et de même que Mahomet était le sceau des prophètes, de même la culture arabe se conçut comme l'accomplissement des précédentes, de la grecque en particulier.

Les Arabes utilisent volontiers deux images pour désigner leur entreprise encyclopédique: celle du collier et celle du jardin. La métaphore du collier renvoie à l'idée de liaison entre les sciences ainsi qu'à celle de cercle. Comme les perles qu'un fil relie, les parties du savoir sont liées entre elles et, comme dans un collier, la première perle peut être aussi la dernière, le commencement du savoir coïncide avec sa fin. Dans le *Collier* d'Ibn Abd Rabbih, les 25 chapitres portent le nom de pierres précieuses. L'encyclopédie est aussi conçue comme un jardin des sciences. De la même façon que le jardin, avec ses plantes, son ordonnance et ses fontaines, représente en miniature l'univers entier, l'encyclopédie est la mise en ordre par les mots de cet univers.

Des génies universels, des génies de l'universel



Comme le Prophète qui déclarait voir dans son dos, Ibn Arabi se présente comme un visage sans nuque, un œil total capable de saisir l'ensemble de l'espace. Il disait que son cœur peut prendre toute forme: une prairie pour gazelles, un cloître pour moines chrétiens, un sanctuaire pour les idoles, une Kaa'ba pour les pèlerins, les tables de la Loi et le livre du Coran. 850 ouvrages lui sont attribués – et pas des plus minces: son *Livre des conquêtes spirituelles* ne fait pas moins de 3000 pages!

Ses contemporains disaient d'Al Biruni, mathématicien et astronome, linguiste et géographe, historien et physicien, pharmacologue et poète, que, sauf pendant deux jours de fête chaque année, sa main ne quittait pas la plume, ses yeux ne cessaient d'observer ni son esprit de réfléchir.

On a attribué à Al Farabi, autre génie universel, la connaissance de 70 langues. Au vu de son œuvre, la chose n'est peut-être pas impossible! Al Farabi savait tout et il voulait tout concilier: Platon et Aristote, la Grèce et l'islam, et tous les hommes de la Terre pour lesquels il projetait une cité parfaite. Excellent musicien, Al Farabi écrivit un *Grand livre de la musique* et les derviches mevlevi chantent encore de nos jours des compositions qui lui sont attribuées.

Tous les grands penseurs arabes ont été des esprits encyclopédiques (270 ouvrages sont attribués à Al Kindi, 230 à Razi). Le premier à apparaître historiquement fut Jabir (viii^e siècle).

Jabir n'est pas seulement le grand nom de l'alchimie arabe. Sa théorie de la balance est une sorte d'encyclopédie raisonnée qui traduit l'univers dans toutes ses dimensions, sensible, astrale et spirituelle. Balance veut dire mesure. Il s'agit d'établir le rapport qui existe entre le manifeste (l'exotérique) et le caché (l'ésotérique). Il y a une balance aussi bien pour le monde animal que pour l'âme du monde.

Une secte pas sectaire : les Frères de la pureté

Au x^e siècle, à Bassora, un ensemble d'intellectuels fonda une société secrète (ses membres taisaient leurs noms) d'inspiration chiite et désireuse d'épurer et de bonifier la loi religieuse grâce à l'apport d'autres traditions de pensée. Les réunions de ces Frères de la pureté ou Amis fidèles ou encore Frères sincères (leur nom varie en fonction des traductions) permettaient des discussions libres entre musulmans de toutes tendances, juifs, chrétiens et

même athées. Dans notre Moyen Âge chrétien, il est impossible, même chez un Raymond Lulle (qui représente à cet égard un point d'avancée extrême) de trouver un tel esprit de tolérance.

Les Frères laissèrent une œuvre colossale: leur encyclopédie en 52 volumes embrasse la totalité du savoir de l'époque grâce à la synthèse des apports des civilisations grecque, indienne et persane. Naturellement, il s'est plus tard trouvé en la personne du calife de Bagdad un imbécile pour ordonner que l'on brûle cet insupportable travail.

Avicenne, un colosse de l'esprit



Chateaubriand parlait d'effrayant génie à propos de Pascal. Avicenne fut un effrayant génie. À l'âge de 10 ans, il connaissait par cœur tout le Coran et quand il eut atteint ses 17 ans, il avait parcouru le cercle du savoir de son temps. Lors de l'incendie de la bibliothèque de Boukhara, les gens se consolaient en pensant qu'Avicenne vivait et qu'elle était contenue dans son esprit. Le catalogue des œuvres d'Avicenne comporte environ 500 titres, 456 rédigés en arabe et 23 en persan. Sur cet ensemble, 160 livres nous sont parvenus. Son *Livre de l'arbitrage équitable* en 20 volumes, détruit lors du sac d'Ispahan (1034), répondait à... 28 000 questions! Comparé à Avicenne, Pic de la Mirandole (voir chapitre 10, p. 195) mérite indiscutablement le bonnet d'âne.



Un savoir utile

Le *Livre de la guérison de l'âme* (*Kitab al-Shifa*, on dit *Shifa* par abréviation), son ouvrage le plus célèbre, est un livre philosophique total traitant de logique, de mathématiques, de physique et de métaphysique. Avicenne ne fut pas seulement un génial compilateur. Il fit ce que très peu d'encyclopédistes furent capables de faire: il fit avancer la science de son époque. Le *Canon de médecine* a été pendant des siècles la base de l'enseignement médical dans les facultés du Moyen-Orient et de l'Europe. Avicenne fut le premier à décrire correctement les ventricules du cœur et les muscles de l'œil humain, ou encore certaines maladies comme la petite vérole et la rougeole. C'est lui qui inventa la méthode de percussion consistant à déceler des maladies au moyen de petits coups secs du doigt sur le corps, c'est lui qui exposa le principe d'inertie, six siècles avant Galilée...



Une inspiration platonicienne

Une idée sous-tend la pensée et l'œuvre d'Avicenne: l'un est présent dans le multiple, qui en émane et y retourne. Inspiré par le néoplatonisme, Avicenne pense comme lui la dérivation de l'univers physique à partir de la réalité spirituelle en termes d'émanation et non en termes de création. L'idée de création, en effet, creuse un abîme entre le principe créateur et la chose créée. L'idée d'émanation, en revanche, conserve le lien entre les deux: lorsque le soleil diffuse lumière et chaleur, il n'y a pas de rupture entre cet astre et ces effets. On dit, justement, que la lumière et la chaleur émanent du soleil.

Le système d'Avicenne est une architecture compliquée qui divise le monde en dix Intelligences (cette doctrine est largement inspirée de Farabi). Dieu constitue la première Intelligence. Il crée en se pensant lui-même. Par émanation dérivent une sphère et une Intelligence de rang inférieur identifiée à un ange. Ainsi passe-t-on d'Intelligence en Intelligence, de Dieu à Gabriel, l'ange de la révélation coranique, qui fut en contact direct avec la multiplicité des âmes humaines. Parallèlement aux Intelligences, les sphères célestes qui constituent l'univers sont emboîtées les unes dans les autres. Ainsi le système d'Avicenne permet-il de penser en même temps la totalité de l'univers physique et la totalité de l'univers spirituel.

L'envol de l'âme-oiseau



Avicenne a également écrit un *Récit de l'oiseau* dans lequel l'âme, qui effectue son ascension vers Dieu, est comparée à l'oiseau qui, de ciel en ciel, s'élève jusqu'au sanctuaire du Roi des rois. De même que l'oiseau a d'abord les plumes empêtrées dans les filets des chasseurs, l'âme est d'abord engluée dans le filet du corps. Mais l'oiseau finit par se libérer et, après avoir franchi les montagnes jusqu'au neuvième Ciel, se retrouve devant le Roi suprême.

Un siècle après Avicenne, un poète persan, Attar, d'inspiration soufie, écrira un *Langage des oiseaux* dans lequel on voit la huppe conduire une expédition à laquelle tous les oiseaux participent pour rejoindre le Simorgh, leur roi. Dans ce périple, les oiseaux rencontrent toutes les difficultés imaginables : la chaleur, le froid, la faim, la fatigue, le découragement. La plupart d'entre eux meurent en route. Les survivants auront traversé successivement les vallées de la Recherche, de l'Amour, de la Connaissance, de l'Indépendance, de l'Union, de la Stupeur, du Dénouement. À la fin, ils ne sont plus que 30 sur plusieurs milliers à parvenir jusqu'au Simorgh. Mais ils découvrent aussi que cette incarnation de la connaissance suprême n'est autre qu'eux-mêmes : Simorgh, en effet, signifie « trente oiseaux ».

Averroès, l'autre géant de la philosophie musulmane

Plus encore qu'Avicenne, originaire de Perse, Averroès, qui vécut en Espagne, eut sur l'histoire de la pensée arabe et chrétienne une influence considérable. Il représenta pour le monde musulman ce que Maimonide fut au monde juif et Thomas d'Aquin au monde chrétien. Le point de départ de sa pensée est analogue.

Où est la vérité ?

Dans le *Traité décisif*, Averroès établit contre Ghazali, qui récusait la philosophie au nom du Coran, qu'il ne saurait y avoir de contradiction entre la philosophie et la religion car la vérité ne peut contredire la vérité. La

tâche de la raison philosophique consiste à aller aussi loin qu'elle le peut en son domaine. Mais s'il récuse la théorie de la double vérité (une vérité rationnelle pour et par la philosophie, et une vérité révélée pour et par la religion), Averroès pense qu'il existe une dualité de sens: un sens extérieur donné par la lettre du texte et un sens intérieur, plus profond, plus conforme à l'esprit. La grande masse des hommes peut se contenter du premier sens; les philosophes, quant à eux, doivent aller jusqu'au second. Pour le rendre accessible à tous, Allah a communiqué aux hommes le Coran sous une forme qui n'arrête pas mais enclenche le travail d'interprétation.

Averroès différencie ainsi:

- ✓ ceux qui lisent sans interpréter: pour eux, le sens tombe littéralement sous le sens;
- ✓ ceux qui interprètent de manière dialectique: leur trop grande habileté leur fait manquer le sens;
- ✓ ceux enfin qui interprètent de manière philosophique et qui sont seuls dans le vrai.



Le problème de la création du monde

Aristote pensait que la matière et l'univers sont éternels. Logiquement, les religions monothéistes refusent cette thèse parce qu'elle contredit la création divine: si Dieu crée l'univers, celui-ci a donc commencé d'être à un certain moment. Seulement, cette idée de création est apparue à certains philosophes comme Averroès incompatible par certains côtés avec l'infini et la perfection

d'Allah: pourquoi l'Être unique se serait-il décidé un jour de se mettre au travail? Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre? Ces questions, les philosophes arabes, juifs et chrétiens se les sont posées et les réponses qu'ils ont données sont diverses. Averroès reprend à Aristote l'idée d'éternité du monde: la création est inhérente à l'intelligence divine, elle ne dérive pas d'elle « à un moment donné ».

Une seule intelligence pour tous!

À partir d'une lecture d'Aristote, Averroès soutient l'idée de distinction entre l'âme individuelle et l'intelligence collective. L'humanité tout entière disposerait d'une seule intelligence (intellect) un peu à la manière dont tous les hommes respirent une seule atmosphère. Leibniz a forgé le terme de monopsychisme pour désigner cette doctrine – qui a été condamnée comme hérétique par l'Église, car incompatible avec le dogme de l'immortalité personnelle. Cette idée d'une intelligence universelle (qui peut nous sembler quelque peu mythologique) a été récemment reprise par ceux qui, surtout aux États-Unis et au Canada, dans la mouvance du New Age, voient dans Internet une manière de pensée commune.

Averroès eut sur les penseurs chrétiens une influence considérable qui ne manqua pas d'inquiéter les autorités de l'Église. Sous le nom d'averroïsme furent dénoncées et condamnées des thèses dont celle de la double vérité, qui en réalité n'était pas soutenue par Averroès lui-même.

« Je suis Allah »

Le hadith (parole du Prophète) qui différencie le sens exotérique et le sens ésotérique du Coran est à la base du soufisme et du chi'isme. Le soufisme est un mysticisme musulman et le chi'isme est l'une des deux branches (la minoritaire) de l'islam, qui fait suivre la Prophétie (la révélation du Coran à Mahomet) d'une série d'imams, c'est-à-dire de religieux dont le douzième, espèce de Messie encore caché, est censé apporter la révélation définitive à la fin des temps.

Aux yeux du sunnisme majoritaire, l'ésotérisme mystique est une hérésie. Le mysticisme musulman eut son martyre en la personne d'Al Halladj, qui fut supplicié d'horrible manière pour avoir proféré ce mot inouï : « Je suis Allah. » Quelle religion instituée pourrait-elle en effet admettre une semblable parole ? Un hadith pourtant avait dit : « Je suis l'œil par lequel il voit, l'oreille par lequel il entend. » Mais cela ne suffit pas à arracher Al Halladj à la mort. Dire « Je suis Allah » ne signifie pourtant ni l'athéisme (Dieu n'existe pas puisque je le suis) ni le panthéisme (Dieu est partout dans le monde, donc en moi) mais exprime cette expérience du ravissement que nous avons tous connue dans l'extase musicale. Al Halladj disait : « Je suis Allah » comme nous pouvons dire, lorsque la musique a plongé en nous (nous disons plus volontiers que nous sommes plongés dans la musique mais la relation véritable est inverse) : « Je suis musique. »

Ibn Khaldoun, dernière flamme

Certains spécialistes considèrent Ibn Khaldoun comme l'inventeur de la sociologie. Les ouvrages qu'il écrivit sur l'histoire universelle dégagent de façon très moderne le concept de civilisation. Ibn Khaldoun a le sens de l'unité organique d'une société, chaque élément ou dimension étant considéré en relation nécessaire avec les autres, ainsi que celui de son devenir animé par une causalité spécifique. Il a vécu au xiv^e siècle. Il est le dernier grand penseur de l'islam.

Bientôt l'Europe, par sa science et sa technique, part à la conquête de la terre. C'est à ce moment-là que le monde musulman plonge dans une nuit intellectuelle dont il ne sortira pas.

Retour à Jérusalem

La culture et la pensée juives ont été l'objet d'un refoulement et d'une occultation aussi violents de la part de l'islam que de celle du christianisme. Dans son entreprise guerrière, Mahomet a exterminé toute une tribu juive. Et c'est à partir de Jérusalem (main basse symbolique) que la tradition l'a fait s'envoler vers le ciel d'Allah. Le Coran est en partie une reprise de la Bible au sens où l'on parle de reprise pour une pièce de théâtre: les personnages et les événements sont souvent les mêmes mais la mise en scène est changée.

Les juifs ont eu pour tâche première de continuer à exister dans un monde qui non seulement ne voulait pas d'eux mais s'imaginait fantomatiquement qu'ils n'avaient jamais existé. Il n'est pas possible de ne pas penser à la catastrophe ultime du xx^e siècle lorsque l'on considère ce qui s'est joué entre la conquête romaine et l'apparition des monothéismes chrétien et musulman.

Penser pour survivre

Pour les juifs de la diaspora, la pensée n'était pas le luxe d'une élite mais une nécessité de l'existence. C'est par la pensée, c'est-à-dire en premier lieu par la lecture et la récitation, que la langue hébraïque, cas unique dans l'histoire, continua à mener une espèce de vie parallèle, bien qu'elle ne fût plus parlée. Bien plus tard, au xx^e siècle, c'est ce fantôme de langue qui de nouveau et à nouveau s'est incarné dans une langue vivante.

On comprend que le savoir eut chez les juifs une importance et un sens particuliers. César avait dit préférer être premier dans son village que second à Rome. Parole typique d'homme de pouvoir qui préfère dominer des médiocres plutôt qu'être soumis à des meilleurs. Le Talmud dit à l'inverse qu'il vaut mieux être la queue d'un lion que la tête d'un chien: mieux vaut faire partie d'un cénacle de gens éminents qu'être associé à des inférieurs, fût-ce pour les commander.

Le Talmud: la Bible a réponse à tout

Plus encore que la Bible chrétienne et le Coran, la Bible juive fut la source océanique dont dérivent les mouvements de la pensée qui, au lieu de se réunir comme les rivières et les fleuves d'eau, semblent couler à rebours et se ramifier en une multitude de courants. Un exemple extraordinaire de prolifération de textes et de pensées à partir d'un livre fondateur et dont l'Inde est la seule à offrir un équivalent.

Le Talmud est un ensemble gigantesque de textes issus des interrogations multiples que les livres de la Bible ont posées au fil des siècles aux rabbins. À l'opposé des textes de la tradition grecque, il porte une attention extrême aux détails plutôt qu'aux généralités. Mais, par les détails justement, ce sont les questions essentielles qui sont posées. Pourquoi, parlant à Moïse, Yahvé s'est-il fait entendre au milieu d'un buisson ? Réponse : pour que l'on sache qu'il n'existe aucun lieu où Yahvé ne soit présent, fût-ce un insignifiant buisson. Et par cette réponse, l'insignifiant buisson acquiert plein sens.



À quoi ressemble un professeur ? À un flacon qui contient un onguent aromatique. Quant on le débouche, le parfum se répand; quand on le ferme, le parfum disparaît.

— Le Talmud

Penser dans tous les sens

Comme la théologie chrétienne, la tradition rabbinique distingue quatre niveaux de lecture de la loi :

- ✓ le sens littéral ;
- ✓ le sens allusif (métaphorique) ;
- ✓ le sens profond (moral, religieux) ;
- ✓ le sens secret (ésotérique, mystique).

Philon d'Alexandrie est connu pour son interprétation systématiquement allégorique de la Bible. Exemple : Abraham se marie deux fois. La première fois, il épouse la sagesse profane (la culture libérale), la seconde fois, il épouse la sagesse divine. Le patriarche avait besoin de passer par l'une pour atteindre l'autre. Isaac, dont le nom signifie « le rire », n'épouse qu'une seule femme, Rebecca. C'est le signe que Dieu lui a donné la vertu infuse, Isaac n'a pas besoin de passer par la science pour rencontrer la sagesse.

D'après la Kabbale de Luria, chaque mot de la Torah a 600 000 visages, sens ou entrées, ce chiffre correspondant à celui des Enfants d'Israël qui, d'après la tradition, se trouvaient sur le mont Sinaï pendant l'Exode. Chaque visage est visible pour l'un d'entre eux seulement, tourné vers lui seul, et ne peut être ouvert que par lui.

Une formule pour les siècles à venir

C'est à un juif d'Égypte, Isaac Israëli, que l'on doit la fameuse formule (traduite en latin) de la vérité comme *adaequatio intellectus et rei*, adéquation de l'intellect (intelligence) et de la chose. Influencé par le néoplatonisme,

Isaac Israëli prenait la formule en un sens plutôt mystique. Sa définition sera appliquée en théorie de la connaissance: il y a vérité dès lors que l'idée colle exactement à la réalité (l'idée que la Terre tourne autour du Soleil est vraie si effectivement la Terre tourne autour du Soleil, fausse dans le cas contraire).

Cette conception de la vérité sera contestée par tous ceux qui voient en celle-ci non pas une image de la réalité mais la construction (nécessairement conventionnelle, sinon arbitraire) d'un autre ordre de réalité.

Maïmonide, l'Averroès juif



Comme Averroès, dont il est le contemporain, Maïmonide était médecin en même temps que philosophe. Il est né dans cette Espagne musulmane qui fut l'un des plus brillants foyers de culture du Moyen Âge. La persécution religieuse l'obligea à professer extérieurement la religion musulmane pendant seize ans. Au bout de ce temps, il voyagea beaucoup, de Fès en Palestine puis en Égypte où il finit par se fixer et mourir.

Comme Averroès, comme Thomas d'Aquin, dont il est en quelque sorte l'équivalent juif, Maïmonide se considère comme un disciple d'Aristote. Son *Guide des égarés* (également traduit en *Guide des perplexes*), écrit en arabe, s'adresse à ceux que la science a rendu hésitants devant la difficulté de concilier la raison humaine et la révélation divine. Il défend une idée originale qui ne sera reprise qu'avec la cosmologie moderne: la création de l'univers coïncide avec celle du temps. Il n'y a pas un *avant* la création puisque celle-ci marque le commencement de toute réalité physique. En dehors du temps, il n'y a que l'éternité de Dieu.

La Kabbale ou l'art de transformer les problèmes en mystères



La Kabbale constitue au sein du judaïsme une philosophie spécifique. Elle est née avec un ouvrage, le *Zohar*, abréviation du titre hébreu signifiant *Le Livre de la splendeur* qu'un certain Moïse de Léon, au XIII^e siècle, avait rédigé tout en se cachant derrière un rabbin célèbre du IX^e siècle. Le *Zohar* est une exégèse mystique de la Torah (la Loi juive contenue dans les premiers livres de la Bible).



La Kabbale développe une théorie émanatiste des puissances: l'infini divin ineffable (appelé En Sof) est situé au sommet d'une hiérarchie d'esprits. De l'En Sof émanent dix séphiroth (forces créatrices, perfections) qui sont les symboles fondamentaux de la réalité universelle en même temps que les qualités divines: la couronne, la sagesse, l'intelligence, l'amour, la puissance, la beauté, la victoire, la splendeur, le fondement, le royaume. Le *Zohar* affirme la présence d'un élément féminin en Dieu.

Une autre idée centrale correspond à quelque chose que l'on retrouve dans la plupart des traditions magico-religieuses : la correspondance entre l'être humain et l'univers – l'homme est un univers en miniature tandis que l'univers est comme un grand corps. Puisqu'il est dit dans la Genèse que Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance, la Kabbale en déduit que les séphiroth existent également en l'homme et qu'ils constituent aussi les parties, les membres de l'homme mystique. La Kabbale suppose qu'un Adam primordial (Adam Kadmon) ajouté au monde et à Dieu s'étend sur le cosmos du zénith au nadir.



C'est au XVI^e siècle que le terme de cabale est introduit dans la langue française pour désigner une entreprise hostile menée par un groupe secret. Ce terme péjoratif témoigne du mépris et de la haine que la société chrétienne vouait alors aux juifs. Un autre terme de la tradition juive a été littéralement démonisé : celui de sabbat. Le jour de repos juif (*shabbat*) a été transformé en réunion diabolique – le recueillement juif est devenu une orgie de démons et de sorcières !

La magie des nombres



Dans la tradition ésotérique juive, le sceau de Salomon composé de deux triangles équilatéraux entrelacés (la fameuse étoile à six branches) figure l'union du microcosme et du macrocosme. La Kabbale est fondée sur l'interprétation symbolique des textes et sur l'idée du caractère magique des lettres de l'alphabet. Comme les Grecs, les juifs n'avaient pas de chiffres pour écrire les nombres, ils se servaient des lettres dans leur ordre alphabétique pour désigner le 1, le 2, etc. Un mot, une phrase, un texte pouvait ainsi avoir valeur numérique. Cette valeur numérique est censée contenir leur sens caché. Les 22 lettres de l'alphabet hébraïque ajoutées aux 10 séphiroth doivent ainsi contenir tous les secrets de l'univers : d'ailleurs, tous les sens ne sont-ils pas déployés grâce à la combinaison de ces seuls éléments ?



Le philosophe juif Franz Rosenzweig a organisé son ouvrage *L'Étoile de la rédemption*, écrit dans les tranchées de la guerre de 1914-1918, autour du triangle formé par Dieu, le monde et l'homme. La philosophie occidentale a généralement tendu à rabattre deux de ces sommets sur le troisième considéré comme l'essence fondamentale, les deux autres n'étant que ses manifestations : le monde et l'homme sur Dieu, Dieu et l'homme sur le monde, Dieu et le monde sur l'homme (c'est-à-dire sa conscience). On aura reconnu là les figures successives de la théologie, du matérialisme et de l'idéalisme. La pensée juive garde, à l'inverse, pour chacun des trois sommets du triangle sa spécificité. Un autre triangle équilatéral, superposé au premier, mais inversé, vient constituer l'étoile à six branches. Ses trois sommets signalent des rapports irréductibles (la création est le rapport de Dieu au monde, la révélation, le rapport de Dieu à l'homme, et la rédemption, le rapport de l'homme au monde).

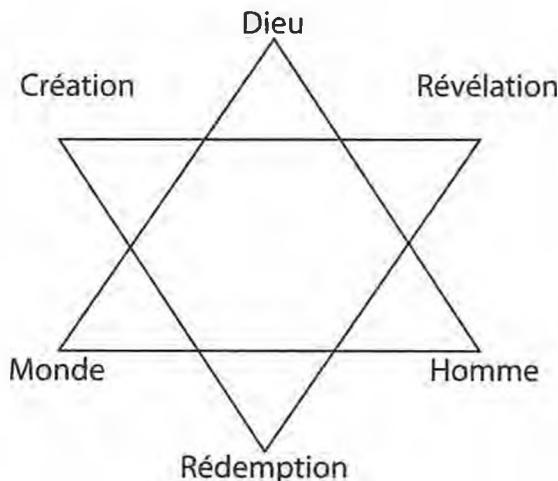


Figure 9-1:
L'étoile de
Rosenzweig.

*Un coup de cymbales spéculatif: le *tsimtsoum**

Au XVI^e siècle, Isaac Luria donnera à la Kabbale une impulsion nouvelle avec sa théorie du *tsimtsoum* qui renvoie au mouvement d'autocontraction de l'essence divine n'occupant qu'un point imperceptible. Cette rétraction libère un espace primordial où l'univers prend place, littéralement. Alors que pour la Kabbale espagnole (celle de Moïse de Léon, la première Kabbale), la création consistait en une projection de la puissance divine dans une espace extradivin – une manière d'univers en expansion métaphysique –, pour la Kabbale lurianique, la naissance du monde est due à un mouvement de retrait, de retour, de repli sur soi. La langue française, dans une heureuse rencontre, ne parle-t-elle pas de contraction pour désigner le travail musculaire de la femme qui donne naissance à un enfant ?

L'échappée du sens

En 1808, un grand maître du hassidisme, Rabbi Nahman de Braslav, sentant la mort venir, décida de brûler l'un de ses livres auquel il fut donné par la suite le nom de *Livre brûlé*. Le geste, tout comme la réflexion nourrie du Talmud sur les livres à sauver en priorité en cas d'incendie un jour de shabbat, est le signe du souci constant de la tradition juive de ne pas transposer l'autorité du texte révélé en un discours à la fois totalisant et totalitaire.